

L'approche d'une discipline en termes de territoires, porteuse d'évocations éthologiques, incline aux métaphores géographiques et donc guerrières. Le partage est rarement pacifique, il ne peut résulter que de guerres d'usure, de tranchées, urbaines ou larvées. Tout état des lieux géographique est illusoire, sans cesse en question, sans cesse remanié : sur le terrain, les luttes ne sont jamais achevées ; comme la République, le territoire est toujours à faire ; comme la République, il est toujours en progrès et toujours menacé ; comme elle, la géographie est le fruit de l'histoire.

L'histoire de la psychologie — mais puisque tout est toujours en mouvement il serait bien préférable de parler de l'histoire des psychologies —, comme celle de toute « région » de savoir, est faite de ces luttes d'influence et de voisinage. Depuis que le terme est utilisé pour désigner un discours identifiable, depuis sa naissance donc, la psychologie, comme tous les nouveaux-nés, a dû se faire une place dans un monde de savoirs où bien sûr elle n'en avait pas. Mais quelque fée facétieuse — à moins qu'il ne s'agisse du Malin — s'est penchée sur le berceau... L'irrémissible duplicité de la psychologie, reflet de l'irrémissible duplicité de l'Homme, Nature et Esprit, cadeau tentant, cadeau empoisonné, l'a jetée sur une route pleine d'embûches, mal tracée, improbable.

La psychologie dont nous faisons l'histoire est fille de l'Église ; elle survient dans un monde intégralement empreint de religiosité chrétienne, et l'un des présents dont elle reçoit la charge n'est rien moins que l'âme, et son union impossible avec le corps ; psychologie, science de l'âme. D'emblée, elle empiète donc sur le terrain de la théologie d'un côté, sur celui de la métaphysique de l'autre ; quand elle cherche à se dégager de cet étai, quand elle croit enfin trouver dans le corps de l'homme un jardin à cultiver, c'est la médecine, c'est la physiologie qui la limitent et la renvoient à d'autres rivages (cf. le texte de P. Mengal, p. 355-373). Maintes fois dans l'histoire, certains esprits, charitables ou pervers, verront dans cette spirale proprement infernale le signe d'un indiscernable empire et

feront de la psychologie la reine des sciences ; il faudrait tout en attendre au nom d'un « tout-psychologique » qui serait l'ultime fondement des savoirs. Pivotal conceptuel de tout discours encyclopédique, indéfectible lien entre le symbolique et l'empirique, la psychologie pourrait ne pas avoir de royaume ; tel Dieu, elle serait toute la création et n'aurait alors cure de se trouver un territoire, comme l'écrit F. Vidal (p. 327-353), entre le cerveau et la foule.

Mais le sort s'acharne, et très vite, comme si la double nature de l'homme, image de celle du Christ, ne constituait pas déjà un objet redoutable. La psychologie reçoit en héritage de la tradition hermétiste la charge d'une âme autrement subtile que l'âme rationnelle, intellectuelle, des aristotéliens : l'esprit (*spiritus*), ce souffle qui anime le monde, le traverse et le hante. Charge d'âmes, charge de fantômes, fictions et fallaces ; le fardeau s'alourdit.

Avec le temps, la psychologie va se faire une raison, se résoudre à camper, en nomade, sur des terres multiples, et les défendre avec des armes quelquefois imprévisibles.

Au XVIII^e siècle, comme le montre le texte de G. Hatfield (p. 375-391), elle se fait science de l'esprit rationnel, fondatrice de la morale, mère de la démocratie, école de tous les citoyens. Aux avant-postes, les philosophes éclairés ; son terrain, c'est la conscience de chaque homme, lumière de l'univers, dont elle prétend être seule à même d'éradiquer les mystères. En cela encore, la psychologie s'adapte : elle n'est plus ce qu'elle était dans un monde entièrement religieux, elle n'est plus le reflet de la double nature du Christ. Le monde s'est sécularisé ; elle a suivi. Par l'association des idées, son fer de lance, elle reflète la vie sociale, le contrat d'association qui unit les hommes, ou devrait les unir. Le modèle d'une morale sociale s'est substitué, sur fond d'individualisme, à celui d'une théologie. À la problématique du fondement de la démocratie, elle répond par celle du fondement des idées ; au refus du primat du sang et de la naissance, elle répond par un anti-innisme, une morale des intérêts, des convictions sensualistes. Son royaume s'étend, l'encyclopédisme s'ouvre à elle, elle devient le cœur de la philosophie dans un monde où tous les citoyens doivent devenir des philosophes.

Et puis les pistes se brouillent, les citoyens s'entre-tuent, la raison s'emballe, les sens s'exacerbent. Un nouvel ordre doit venir ; c'est le positivisme qui en détient le maître mot car l'ordre est sa marotte. Le monde est un fatras, la conscience individuelle n'en peut mais ; la faillite de la psychologie est consommée et celle de la philosophie. Leurs discours, qui ont enivré le monde, ne permettront jamais d'y remettre de l'ordre, de le ranger. A. Comte, en classant le savoir, en assignant à chaque science une parcelle propre à cultiver, se croit en train de régénérer le monde... Ce qu'il

balaye par la porte rentre par la fenêtre; reléguant la psychologie faillie dans les ombres de la métaphysique, il prône une physique sociale fondée sur une « physiologie phrénologique » et sur une anthropologie dont on sait qu'elles vont enfanter la psychologie contemporaine (cf. le texte d'A. Petit, p. 393-416). Le couple se reforme : science de l'âme intellectuelle et rationnelle ancrée dans une science du corps, de l'âme sensitive; voilà la psychologie qui renaît, sous les regards attentifs des scientistes.

Trop attentifs. Les sollicitudes et les surveillances des savants positifs sont trop étroites; elles ne laissent pas d'espace pour le troisième larron qui, jusque-là, s'était tenu aux marges certes, mais sans avoir été réduit en cendres. L'esprit irrationnel, immatériel, celui que les extases romantiques avaient opposé aux Lumières, revient en scène. Il ressemble aux *animae separatae* de la *Psichologie* de Taillepie : les esprits reviennent visiter le monde et interpeller les psychologues; un moment, ceux-ci seront aveuglés par un sentiment de puissance scientiste et voudront enrégimenter les esprits dans la psychologie positive. Mais comme l'imaginaire n'est pas un bon soldat, les psychologues vont devoir le bannir hors de chez eux (cf. le texte de F. Parot, p. 417-443).

Au moment où, comme d'autres disciplines, la psychologie s'institutionnalise, la question de son territoire va se poser autrement : la psychologie se définit dorénavant par ses institutions, non plus par ses discours. Pour l'étude des esprits, on crée des institutions, des lieux différents de ceux de la psychologie; chacun chez soi, même si les visites de voisinage ne sont pas interdites.

Cet autre mode, institutionnel, de détermination des territoires compromet aussi les chances d'une copropriété entre sociologues et psychologues, souhaitée par les premiers. La physique sociale fondée sur une connaissance de l'individu ne peut trouver sa place dans le nouvel ordre mondial des sciences. Nulle institution ne semble admettre cette entorse à l'ordonnement des savoirs : l'entre-deux paraît louche, ingérable. La détermination sociale de l'activité symbolique et comportementale individuelle, conviction fondamentale des Lumières, ne constitue pas un terrain cultivable pour ces psychologues positivistes, comme le montre L. Mucchielli (p. 445-483). L'arme seule de la réduction ontologique — sous couvert de méthode — ne saurait en venir à bout; dans l'attente de savoirs meilleurs, dans l'attente de ramener la foule au cerveau, ils laissent ce vaste territoire en friche pour demain... Et se battent sur un autre front, sur une autre frontière, où l'on menace tout l'édifice, où on le veut prendre d'assaut, sans quartier : les sciences du cerveau justement, puisque l'homme est neuronal et que rien n'arrête la réduction, voudraient occuper la place et effacer définitivement, unitairement, la trinité qui écartèle la psychologie : l'âme rationnelle, les esprits des revenants et l'imaginaire; tout ce fatras n'est que neurones et la messe est dite (cf. le texte d'A. Tête, p. 485-502).

Certains des textes réunis dans ce volume — ceux de F. Vidal, G. Hatfield, A. Petit et L. Mucchielli — émanent de communications faites aux Journées d'études sur « La psychologie et ses frontières du XIX^e siècle à nos jours » ; avec le soutien de la Société française pour l'histoire des sciences de l'homme, ces journées ont été organisées à Paris du 10 au 12 juin 1993 par le Groupe d'études pluridisciplinaires d'histoire de la psychologie.

Françoise PAROT,
U.F.R. de Psychologie,
Université Paris V,
28, rue Serpente,
75006 Paris
(novembre 1994).